

***Oeil-de-Dieu*, ou les tribulations d'un détective à la triste figure**

André Bénit

Universidad Autónoma de Madrid

Assurément, la découverte d'*Oeil-de-Dieu*, un roman de Franz Hellens (1881-1972) réédité récemment chez Labor¹, ne manquera pas de surprendre les connaisseurs des autres facettes, plus étudiées, de l'oeuvre ample et variée de cet illustre représentant de la littérature francophone de Flandre. Telle fut d'ailleurs, à l'époque, la réaction de Pascal Pia et de Jean Paulhan, proches de Gallimard à qui l'écrivain belge avait remis son manuscrit en février 1923: intrigués et partiellement enthousiastes, mais pas au point d'en conseiller la publication par l'éditeur parisien. Aussi n'est-ce qu'en 1925 que le roman paraîtra aux éditions Emile-Paul frères, dans une collection dont le directeur, Edmond Jaloux, suggéra en vain à l'auteur d'élaguer quelques épisodes. En vue de sa réédition chez Albin Michel en 1959, Hellens apportera plusieurs corrections stylistiques à son texte, en supprimera certains passages et y joindra une brève préface dans laquelle il plaide pour l'actualité "restée vivante" de ce roman qui, dit-il, "paraît bien s'imposer comme l'antiroman du siècle XXe":

Loin de s'éloigner, [l'actualité de mon ouvrage] se rapproche et se précise dans notre temps où l'homme, pressé par une réalité qui le secoue et l'étourdit, cherche des dérivatifs. Il croit en trouver dans une autre réalité, d'un tragique qu'il se plaît à exagérer et qu'il entoure de mystère. [...]/ Du temps de Cervantès, la lecture d'un roman de chevalerie faisait tourner la tête comme moulin à vent; du temps de François Puissant, dit *Oeil-de-Dieu*, la lecture des romans policiers fait monter la folie au cerveau des hommes emportés par une solitude d'âme et d'esprit, insoupçonnée il y a trente ans à peine./ C'est pourquoi je me plais à croire que le lecteur de 1959 trouvera dans ce nouveau Don

1. Les citations d'*Oeil-de-Dieu* proviennent de l'édition chez Labor, Coll. Espace Nord, n° 167, 2000.

Quichotte des raisons de s'insurger contre le véritable ennemi qui le menace aujourd'hui: la désintégration morale, la perte de l'esprit et l'éparpillement des énergies du coeur.

L'exil niçois durant la 1^{ère} Guerre et les séjours passés sur la Côte d'Azur jusqu'en 1920 ouvrent des horizons nouveaux pour Hellens; il y palpe "l'esprit nouveau" qui, en art comme en littérature, oxygénera le continent durant les années folles. C'est donc l'esprit en ébullition qu'il rejoint la Belgique où il lance en 1920, avec le Français André Salmon, la revue *Signaux de France et de Belgique* et publie *Mélusine* (composé en 1917-1918).

La rédaction en 1922 d'*Oeil-de-Dieu*, peu après la parution de ce roman présurréaliste dont le titre rappelle curieusement le nom de Melisandra, est simultanée de la fondation du *Disque Vert* (1922-1925) -qui consacrera des numéros à Charlot, Freud, Lautréamont,...; au suicide et au rêve,...- ainsi que de la publication du roman *Bass-Bassina-Boulou* (1922) qui s'inscrit dans la vogue de l'art nègre à l'époque. De toute évidence, il s'agit là d'une des phases les plus originales et expérimentales de l'oeuvre du grand romancier.

En 1962, quelques années après la réédition d'*Oeil-de-Dieu* par Albin Michel, dans une étude intitulée "L'Éternel Don Quichotte", Hellens écrit que

Le type romanesque créé par Cervantès restera longtemps encore actuel; l'idéalisme tient à la nature même de l'homme, aussi bien du primitif que du civilisé. C'est le résultat d'une sorte d'instinct de conservation morale, et aussi de ce besoin de haine, pour certains individus, contre la fausseté, une réaction de l'esprit devant le contre-sens, devant tout ce qui s'oppose au vrai dans sa pure essence humaine et cosmique. [...]/ La littérature romanesque contemporaine présente quelques types de Don Quichotte, plus ou moins définis; j'ai eu la fantaisie de créer le mien (*Oeil-de-Dieu*). Il y en a eu d'autres non moins caractéristiques. Dans le cinéma, Charlot me paraît un Don Quichotte accompli (Hellens, 1962: 43).

C'est en 1917, lors de sa retraite à Nice, que le Gantois fait la connaissance de Charlot; il se sentira immédiatement touché par le personnage et subjugué par un "rythme contenu et comme stylisé par le rêve", par une gestuelle accélérée, apparemment gratuite mais très "efficace" (Hellens, 1958: 125). C'est désormais un véritable culte que l'écrivain belge vouera à l'acteur et réalisateur américain, au point qu'il s'en inspirera dès son *Mélusine*. Y intervient en effet un personnage dont la description et le nom verlanisé -Locharlochi- indiquent l'origine; de plus, la critique sociale à laquelle se livre Hellens, notamment à l'égard du machinisme ou de la toute-puissance de la presse, rappelle certains thèmes chers à Chaplin; nous les retrouverons dans *Oeil-de-Dieu*, de même que quelques-uns des comparses de *Mélusine*, telle l'astucieuse Adélaïde qui déroba le saphir de Mélusine avant de duper le détective chargé de retrouver le trésor, ou l'illustre enquêteur en question auquel le chapitre XVIII était entièrement consacré: "Oeil-

de-Dieu, détective”, et qui se réincarnera en 1925 en François Puissant, alias Oeil-de-Dieu, un petit employé de banque à Béthoncourt -un bourg imaginaire du Nord de la France-, orphelin de mère à sa naissance, élevé par une nourrice jusqu’à ses dix ans, fils d’un commissaire avec qui il entretient des relations peu cordiales.

Ce personnage au nom peu banal -dans *Mélusine*, il n’avait pas d’autre patronyme!- continuera donc de trotter quelque temps dans l’esprit d’Hellens au point de devenir le héros de sa fiction suivante, moyennant, il est vrai, d’importantes métamorphoses. Sans doute l’Oeil-de-Dieu revu et corrigé apparaît-il comme un détective aussi ridicule et maladroit que son prédécesseur; sans doute se plaît-il, lui aussi, à relater en détail ses soi-disant exploits et à vanter sa “puissance de déduction” et son “sang-froid”; sans doute l’un et l’autre ne sont-ils plus personne sans leur redoutable browning et leur fidèle montre dont ils ne se séparent jamais; sans doute leurs modèles communs les puisent-ils tous deux dans la même littérature policière; sans doute enfin pourrait-on aisément rapprocher quelques-unes de leurs réflexions sur le destin mouvementé auquel semblent irrémédiablement voués les détectives de leur trempe; mais, comme le signale Frans De Haes (2000: 376), les ressemblances s’arrêtent là.

Incontestablement, ce “champion des poids plumes” (171), “toujours pâle” (25), “maigre et chétif, de taille au-dessous de la moyenne” (192), et faisant plus vieux que son âge -il a 24 ans mais en fait 30-, porte bien son nom “comme une sorte d’antiphrase” (De Haes, 2000: 376). Sa passion pour les romans policiers, considérés par sa femme comme “contraires à la morale” et par son père comme “tous faux et malfaisants” (10), où les gardiens de l’ordre et les détectives se font damer le pion par des malfrats nettement plus futés qu’eux, se transforme bientôt en une véritable obsession. Grâce à un fabuleux héritage, notre petit homme complexé et franchement dérangé par ses lectures pourra enfin réaliser son rêve le plus fou: se muer en l’un de ses héros favoris, un illustre détective privé au service de l’humanité affligée. Ainsi le roman s’ouvre-t-il par une “Lettre de François Puissant à Méné Duvignon” où le destinataire annonce à sa vieille nourrice de soixante-six ans son changement de statut et ses projets philanthropiques où il entend bien jouer les don Quichotte:

J’emploierai ma fortune comme il me plaira. Je compte la faire servir autrement qu’à me procurer des succès faciles dans les journaux, comme Sherlock Holmes ou l’adversaire de Fantômas. N’ai-je pas autant d’esprit qu’eux? [...]. Le monde est grand, Méné, et les hommes souffrent. Je saurai découvrir la misère et l’injustice aussi bien que Sherlock Holmes les voleurs (14).

Tout au long du roman, le lecteur découvrira les prouesses et... bévues de ce détective amateur au sobriquet longuement mûri², monté à Paris comme il se doit!

2. Très vite, il refusera de porter un autre nom que le sobriquet qu’il dit s’être choisi après moult réflexions: “J’ai repassé dans ma tête quelques particularités des détectives les plus célèbres,

Dès sa première sortie, Oeil-de-Dieu se trouve un “confident” et “allié” (37), un cabot rachitique et galeux que le hasard lui fait nommer Marcador -ils sont devant une bijouterie-, “pour l’honneur de la justice et l’ornement des romans futurs” et auquel il passera “le collier de l’alliance” (62). Dans la jungle parisienne, Oeil-de-Dieu interprète tous les petits faits et incidents insignifiants comme autant d’indices qui lui permettront de mener à bien sa mission de redresseur de torts. L’extrême prudence et le “Méfions-nous” (171) pathologique sont donc de mise chez ce nouveau chevalier des temps modernes, ce qui ne l’empêchera pas de sauter à pieds joints dans la souricière organisée par Adélaïde, une soi-disant repasseuse sans travail, en réalité une prostituée dont les complices³ le délesteront du précieux magot dont il refuse de se séparer.

Dans sa première missive à Méné, François a soin de se montrer très critique vis-à-vis de ses livres-cultes, auxquels il reproche d’être “tristes” (10), car, dit-il, “ils sont faits pour la gloire des détectives qui valent mieux” (22), tout comme à l’égard de ses héros favoris qu’il qualifie certes de “policiers volontaires” et “libres”⁴, d’“hommes intelligents et rusés” à la recherche de la vérité et capables, grâce à des déductions et des calculs compliqués, d’arrêter les coupables (10), mais qu’il accuse d’être “des gens orgueilleux qui pensent plus à eux-mêmes qu’au bien de la morale et de la société” (12)⁵. Contrairement à ceux-ci qui, ne rêvant que de succès personnels, agissent “pour leur propre compte” (13) et préfèrent s’occuper des voleurs et des assassins plutôt que des victimes pour lesquelles ils n’éprouvent “aucune pitié”, le futur Oeil-de-Dieu affirme vouloir “lire à l’intérieur des hommes, dans leur âme, et ne rien dire du tout” (13). Ce qu’il se propose donc de faire, c’est de corriger les vices des détectives, en soulageant d’abord la victime pour châtier ensuite le coupable (22-23). La manne tombée du ciel, il l’emploiera “pour le bien de l’humanité qui souffre” (23); c’est ce qu’il annonce à sa “femme terrible” (27) aux “yeux terribles”, avant de disparaître, la queue entre les jambes, tel “un animal qui craint les coups” (23). Ces propos charitables, il les réitera notamment dans sa deuxième lettre à Méné: “Le monde m’appelle, je vais me consacrer à son bonheur” (27)!

celle du moins que je puis approuver. D’abord ils ont coutume d’échanger leur vrai nom contre un nom d’emprunt, qu’ils se choisissent ou dont on les a baptisés à la suite de leurs exploits. C’est ainsi qu’ils s’appellent Roule-ta-Bille [le héros de Gaston Leroux], Doquantin, Quart-de-Brie; mais ces noms vulgaires ne sont pas faits pour rehausser leur prestige et trahissent tout de suite leur basse mentalité préoccupée uniquement de succès faciles et de popularité... Moi, Méné, je veux porter un nom plus digne des grandes idées qui m’inspirent. J’y ai réfléchi longuement. Je m’appellerai Oeil-de-Dieu” (49).

3. Tels Roque Guinart et ses bandits catalans détroissant Don Quichotte (II-LX).

4. Ils agissent comme il leur plaît et où ils veulent et, à l’inverse des “culs-de-plomb” (22) tels que son père, ne travaillent pas dans un bureau.

5. “Ce qu’ils veulent avant tout, c’est la gloire, c’est d’être mis dans les livres, dans les journaux, aux cinémas, pour qu’on vante leurs prouesses” (12). Même Sherlock Holmes, “le détective le plus malin du monde” (11), n’échappe pas à la critique: “il ne parle jamais que de lui” (12).

Nombreux sont les indices qui, à première vue, permettraient de considérer *Oeil-de-Dieu* comme une simple parodie de roman policier. Toutefois, suivant la proposition de De Haes, interrogeons l'autre "intertexte" qui irrigue implicitement mais abondamment le récit.

"Le Don Quichotte des romans policiers", c'est ainsi qu'en 1925, la bande-réclame qualifiait le roman d'Hellens⁶. L'écrivain lui-même, dans la préface à la réédition du roman, en 1959⁷, et dans une étude sur "l'Éternel Don Quichotte" en 1962, présentera son *Oeil-de-Dieu* respectivement comme un *nouveau Don Quichotte* et comme *son* Don Quichotte. Ainsi le romancier gantois, qui renforce "le côté 'pantin' de son héros, *comme si Oeil-de-Dieu avait hérité du jeu et des gestes de Locharlochi*, autrement dit: comme si ces deux personnages de *Mélusine* avaient été fondus en un seul" (De Haes, 2000: 377), aurait-il créé un personnage au caractère composite: un Charlot se prenant pour un super-détective, voire pour le Messie: "Heureux ceux qui le ramasseront" (p. 19), répond-il d'ailleurs à sa femme qui lui reproche de jeter l'argent par les fenêtres.

De l'avis des proches d'*Oeil-de-Dieu*, la cause de son dérèglement ne fait aucun doute; ainsi, pour sa femme Elise, "la lecture de tes romans policiers", qu'elle traite de "saletés imprimées qui font injure aux honnêtes gens et à ton père en particulier!", "t'a bourré la tête d'idées fausses et immorales" (20); selon Méné, "ces contes vous ont mis, sauf votre respect, la tête à l'envers" (25); c'est aussi ce que pense son beau-frère l'avocat, qui, afin de récupérer l'héritage, rassemble des indices permettant d'"émettre des doutes sur l'équilibre de ses facultés mentales, déjà compromis par l'usage quotidien de lectures dangereuses" (34), de "ces livres, dont le poison quotidien a certainement contribué à égarer sa raison" (35).

Le parallèle est donc, d'emblée, inévitable: *Oeil-de-Dieu* semble bel et bien atteint d'une folie dont l'origine est comparable à celle qui affecta Don Quichotte: une overdose livresque où "Holmes, Rouletabille ou Fandor remplacent en quelque sorte, dans la première moitié du 20^e siècle, Amadis de Gaule, Palmerin ou Galaor. Jamais cependant notre détective, pas plus qu'aucun autre personnage du roman, ne fera la moindre allusion à cette référence: un peu comme s'il *actait* l'ancien paradigme chevaleresque, tout en se *réclamant* de celui du roman policier" (De Haes, 2000: 382-383)⁸.

6. Ce qui produisit sur certains critiques un premier effet contraire à celui qui était recherché: dans un article intitulé "Le dernier né des Don Quichotte", Robert Guiette signale en effet que "cela même, qui devait m'engager à goûter *Oeil-de-Dieu*, m'en a fait reculer la lecture. Si ce roman allait me gâter mon grand hidalgo!... Je me suis remis à feuilleter Don Quichotte. Puis, pour retarder encore la déception que je redoutais, j'ai relu un petit livre excellent sur *Cervantès*. Le portrait qu'y fait André Suarès de Don Quichotte mériterait d'être cité tout entier" (Guiette, 1925: 16).

7. A cette occasion, le même Guiette, soulagé, écrivait à Hellens: "Don Quichotte lisait les romans de chevalerie, le *Berger extravagant* voulait vivre les Bergeries, *Emma Bovary* les romans romanesques et votre *Oeil-de-Dieu* la littérature policière" (cité par De Haes, 2000: 382).

8. La seule référence "mythique" à un chevalier -et encore ne s'agit-il guère du héros de Cervantès- se produit lorsqu'*Oeil-de-Dieu*, qui vient de libérer l'intelligence bafouée, méprisée et

Et pourtant, derrière la triste figure de ce détective chevaleresque, de ce Sherlock Holmes revu et corrigé, de ce paladin sans peur mais non sans reproche, le lecteur voit inévitablement se faufiler le chevalier à la Triste Figure. Sans doute le chevauchement et la combinaison de quelques-uns des traits typiques du détective et du chevalier errant tiennent-ils d'ailleurs à "l'origine 'épique' et 'populaire' du roman policier, autrement dit à la figure romantique du *justicier*" (De Haes, 2000: 383), un personnage extrêmement populaire au début du XXe siècle, tels ceux auxquels se réfère Oeil-de-Dieu⁹.

Comme le notait Robert Guiette, si Hellens "n'a pas fait revivre Don Quichotte"¹⁰, il est cependant aisé d'établir une série de parallèles entre les deux oeuvres.

Du côté des "personnages": outre Oeil-de-Dieu, retenons Marcador, aussi vaillant et "prêt à bondir" (104) que Rossinante; Méné Duvignon, aussi bien en chair que Sancho Pança et douée d'un bon sens et d'une sagesse populaires qu'elle extériorise dans un langage truffé de proverbes; Adélaïde, une nouvelle Dulcinée, une femme de petite vertu à la langue verte et vulgaire, dont les rondeurs aveuglent Oeil-de-Dieu; les proches de ce dernier dans lesquels se retrouvent grosso modo les figures de la nièce, de la servante et du curé; Monsieur Constant, le sous-chef de la banque, qui, par certains côtés, rappelle Samson Carrasco; et le Comte de Bovigny qui, en déployant ses dons de comédien et des trésors d'ingéniosité pour permettre au détective humaniste de donner toute la mesure de sa démente, agit en quelque sorte comme le duc et la duchesse le firent à l'égard du chevalier errant et de son écuyer.

Certes, le terrain de leurs exploits diffère considérablement: d'un côté la Mancha, de l'autre Paris et sa banlieue. Qu'importe! Les moulins à vent font ici place aux "monstres roulants armés de fer, de feu et de fumée asphyxiante", des "vampires" (106) et des "dragons" plus modernes, "des ennemis d'une force et d'une cruauté épouvantables" que les hommes, par une "étrange folie", se sont

assassinée, en réalité un pigeon blanc enfermé dans une cave de bar obscure pleine de chats, est présenté à la bistrote, de façon burlesque et "d'une voix de saltimbanque" (181), par le mauvais plaisant: "J'ai l'honneur de vous présenter le soutien de la faiblesse, le sauveur des humbles! Vous avez devant vous le chevalier intelligent et redoutable qui n'a pas craint d'affronter les monstres horribles de ce souterrain, dont nul n'avait osé approcher jusqu'à ce jour, pour délivrer de ses mains cette malheureuse prisonnière, cette pauvre séquestrée, cette créature innocente, notre chère et vénérée colombe! Vive le nouveau Saint-Georges, vainqueur du dragon! Patronne, un air de musique à sa santé!" (181-182).

9. Le célèbre gentleman-cambrioleur Arsène Lupin (11) créé par Maurice Leblanc, le détective Juve lancé à la poursuite de Fantômas (12-14) ou encore Nick Carter (355), un héros de feuilleton américain que les films de Victorin Jasset firent connaître en France dès 1908 et dont les aventures furent traduites par Jean Marcillac.

10. "Oeil-de-Dieu n'est pas sous des habits modernes un homme du seizième siècle" et il n'est pas animé par "l'idéal chrétien de chevalerie" mais par un simple "humanisme sentimental" (Guiette, 1925: 17).

construits de leurs propres mains (115) et nourrissent de leur sang (106). La mise à mort jurée de ces bolides “malfaiteurs” (107) n’empêchera pas notre homme de faire usage de “ces moyens de vitesse dont les détectives ont tant abusé” (87) et dont bientôt, à son tour, il ne pourra plus se passer¹¹. La liste des “bandits de fer” (106) à exterminer contient aussi les ascenseurs, les trolleys, les autobus, les trains,...

De même, les auberges, hôtels, bistrotts et tavernes où Oeil-de-Dieu déniché quelques-unes de ses soi-disant victimes à secourir, bien plus imaginaires que réelles, jouent un rôle aussi important que les célèbres *posadas* chez Cervantès.

Quelques scènes aussi méritent d’être rapprochées: “les trois ombres furieuses” (180) qui se jettent sur Oeil-de-Dieu, parti à la rescousse de l’intelligence, pour lui déchirer les mains et le visage -les matous de la maison enfermés dans le sous-sol afin de l’effrayer- remémorent le moment où Don Quichotte se bat avec un chat séquestré dans sa chambre (II-XLVI); à Bovigny, sous les ailes du pont-levis dont l’armature, à contre-jour sur le ciel éclairé par la lune, prend des proportions gigantesques, le bruit qui monte de la rivière, “profond comme celui d’une voix humaine” (317), au point de terrifier Méné et d’éveiller la méfiance d’un Oeil-de-Dieu y flairant la présence d’un fantôme, rappelle le grincement et les coups des moulins à foulon qui épouvantent Sancho et suscitent le sermon délirant de son maître (I-XX).

Comme le note De Haes, “en général, d’ailleurs, le même délire interprétatif de défense marque à intervalles réguliers les deux personnages” (De Haes, 2000: 384). Refusant de s’interroger sur l’état de Rossinante ou de Marcador comme sur la condition de Dulcinée ou d’Adélaïde, ils les idéalisent de plus en plus grotesquement. Ainsi le “mastiff efflanqué” à la “gueule fourbue” (54), cette “charogne” (67) promise à la fourrière, est-il décrit par son maître comme “un limier magnifique qui s’est mis de lui-même à ma disposition. [...]. Si tu voyais quelle gueule magnifique, quels yeux intelligents!” (85)¹². Quant à Adélaïde¹³, ne passe-t-elle pas, aux yeux de son amant, pour un de “ces êtres dont le coeur voit plus clair que l’esprit” et sur la sagacité de qui les détectives se sont souvent appuyés pour accomplir leur oeuvre (143)? Et puisqu’elle lui procure “le moyen de consacrer sa fortune au bonheur de tous les hommes à la fois” (156), elle que le ciel et le destin lui ont envoyée (233), elle “pour qui le malheur de l’humanité

11. Il décidera de “s’en tenir au seul genre de locomotion dont il avait été forcé d’user jusqu’ici. En ne prenant que l’auto, il arriverait à la connaître assez pour s’en rendre maître, au besoin, de ses propres mains” (143)!

12. La perte de ce “fier compagnon de lutte” (131), de cette “fière gueule” (152), lui causera un grand tourment: “On m’a pris Marcador à l’instant même où il s’apprêtait à me défendre. Dans quel piège est-il tombé? s’il a perdu la liberté, a-t-il fait payer chèrement à nos ennemis le mal qu’ils s’efforcent de nous causer? Il est de taille à leur en faire voir! Dieu sait de quels coups terribles le brave animal a gratifié espions, gardes municipaux et policiers!” (131).

13. Un laideron aux lèvres épaisses et aux sourcils touffus (145), à la croupe énorme et aux “nichons impérieux” dont le souvenir lui apparaîtra “sous la forme de deux petits nuages lumineux arrondis qui se joignaient dans le ciel bleu” (156)!

n'a plus de secret" (190), il la fera servir à la réussite de ses projets: "l'honneur de notre profession" (190), pense-t-il, consiste bien à en faire "ma plus fidèle alliée, depuis que Marcador est retenu prisonnier" (208)¹⁴! La fuite postérieure de cette "pauvre femme sans défense" dont la présence, avoue-t-il, lui "fait perdre les sens" (266), loin de lui faire recouvrer la raison, altérera définitivement celle-ci¹⁵.

Suivant l'habitude d'un de ses modèles préférés -en l'occurrence, Sherlock Holmes, lorsqu'il est absorbé dans quelque opération mentale-, Oeil-de-Dieu s'impose une abstinence alimentaire presque radicale et de nombreuses privations de sommeil; des coutumes qu'il ne dédaignera pas d'interrompre comiquement chez le comte André, en se goinfrant de tous les mets qui lui seront servis et, conséquence de la soulerie, en plongeant bien malgré lui dans un profond sommeil qu'il rythmera d'un ronflement puissant et dont il ne sera tiré que par un effroyable cauchemard où Adélaïde lui apparaît nue, affamée et transie de froid (309-311). Mais ces deux traits, le jeûne et l'état de veille, constituent davantage des particularités des chevaliers errants si l'on en croit la tradition telle que la rapporte Don Quichotte¹⁶. Selon De Haes qui relève quelques-uns des échanges entre les registres policier et chevaleresque à l'oeuvre chez Hellens, "*Jeûne et veille sont de purs embrayeurs entre roman policier (Doyle) et roman de chevalerie (Cervantès)*" (De Haes, 2000: 385); car, ne partageant ni l'idéalisme de Don Quichotte ni le pragmatisme de Holmes, c'est au gré des circonstances, de ses désirs et de sa fantaisie qu'Oeil-de-Dieu jeûne et veille¹⁷. Les reproches et les recommandations de sa nourrice n'y feront rien, elle dont les

14. La disparition, une fois le vol commis, de cette "âme [...] dévouée" (225) dont il ne cessera de vanter la fidélité, l'honnêteté et la générosité. Oeil-de-Dieu l'impute également à ses ennemis: comme Marcador, elle fut certainement victime d'un "odieux attentat" (260)!

15. Trop content de la retrouver en vie -"grâce à Dieu" (267)-, il ne cessera, malgré les sages recommandations de Méné, de songer à lui porter secours -"Allons offrir aide et protection à Adélaïde" (273)- et de la nommer dans ses rêves et ses délires! Notre détective se montrera tout aussi peu lucide à l'égard de Monsieur Constant, un enjôleur chargé de récupérer l'héritage (274-277) mais qu'il présente comme un "ami" et "un homme d'affaires pour qui le bien de l'humanité est concentré dans une seule tête, un seul ventre, dirais-je, le sien" (234). A la longue, il fera preuve d'un peu plus de perspicacité (252) vis-à-vis de Madame Cauchard, sa logeuse cupide et cauchemardesque qui, dira-t-il dans un premier temps, "a tout mis à ma disposition et qui s'occupe de Marcador avec une grande tendresse" (115): il est vrai que la compresse qu'elle lui fournit pour "l'endroit malade" (131), sa vessie enflammée, le soulage grandement!

16. "Hágote saber, Sancho, que es honra de los caballeros andantes no comer en un mes; y, ya que coman, sea de aquello que hallaren más a mano; y esto se te hiciera cierto si hubieras leído tantas historias como yo; que, aunque han sido muchas, en todas ellas no he hallado hecha relación de que los caballeros andantes comiesen, si no era acaso y en algunos suntuosos banquetes que les hacían, y los demás días se los pasaban en flores" (I-XI); et plus loin, il ajoutera: "los de mi profesión mejor parecen velando que durmiendo" (I-XI).

17. "Les grands détectives ne demeurent-ils pas des jours entiers sans pouvoir satisfaire leur appétit, absorbés par leurs travaux?" (70). "Il est parfois nécessaire de se passer de vivres" (134), dira-t-il à Adélaïde, sans lui fournir aucune explication rationnelle; "Je ne mangerai qu'après avoir secouru Adélaïde" (260), répondra-t-il à Méné qui l'invite à avaler quelques provisions qu'elle lui a

laïus sont ponctués par un de ces refrains dont elle a le secret: “Qui bien mange et bien boit fait bien ce qu’il doit” (262); “Je vois bien que peu vous importe dormir ou veiller. Qui a mal au derrière ne peut tenir à repos” (272).

Comme par enchantement, les ennemis de celui qui s’imagine être filé nuit et jour¹⁸ ne cessent de se multiplier: “Ce n’était au départ que la famille et les mauvaises langues; mais l’appât d’un héritage leur fait trouver des complices. [...]. Ce n’est plus un ennemi qu’il rencontre sur sa route, mais cent, mille, dix mille, [...], toute cette armée, dis-je, de gardes municipaux, de flics, de mouchards et d’espions” (255). Les voilà donc nommés tous ces adversaires et comploteurs, paradigmes du policier, qui empêchent les “détectives volontaires” de remplir leur mission, autant par des moyens terrestres¹⁹ que surnaturels: car ces “spectres malfaisants” (318) ainsi que ce “fantôme et ses suppôts” (321), qui peuplent certaines rivières, “attirent les passants par leurs plaintes” et “se montrent sous les formes les plus effrayantes” (318), ne sont-ils pas précisément “au service” de ses ennemis à lui? Ces “espions”, “flics”, “mouchards”, “limiers”, “agents secrets”, “gardes municipaux”, “dragons” et autres “fantômes” (125) jouent, dans l’esprit dérangé d’Oeil-de-Dieu, un rôle similaire à celui des “enchanteurs” que Don Quichotte rend responsables de nombre de ses mésaventures.

Chez Cervantès aussi, le comique émane de l’inadéquation à la situation de l’Espagne du siècle d’or de ce que Guiette nommait “l’idéal chrétien de chevalerie” professé par le célèbre hidalgo. Les prédications et les causeries d’Oeil-de-Dieu²⁰ se fondent sur un idéalisme certes bien généreux mais peu compatible avec la complexité de l’Histoire contemporaine et fort illusoire à l’époque où elles sont allègrement énoncées par notre apprenti détective. Assurément le romancier se plaît à parodier quelques-unes des analyses et attitudes des dirigeants politiques ou syndicaux du moment²¹. Quelques

apportées; “Toi, Méné, tu prendras le lit et moi je coucherai par terre pour veiller” (273); “Coucherai par terre. Pas le temps de dormir” (293); “Dormir, pas le temps, gémit Oeil-de-Dieu” (310).

18. De sa cellule, celui qu’on accuse de “satyre” après l’épisode de Julleret, écrira à sa nourrice: “Tout conspire contre moi, jamais un détective volontaire, se nommât-il Holmes ou Fandor, n’eût à combattre tant d’ennemis à la fois, à surmonter tant d’obstacles et à déjouer tant d’embûches. Je suis entouré d’espions et la justice elle-même, méconnaissant les services innombrables que je lui ai rendus, jalouse de ma renommée croissante, essaie de contrecarrer mes projets en se dressant sur ma route. Il n’est pas surprenant qu’elle ait choisi, pour m’arrêter, le moment précis où j’allais accomplir l’oeuvre la plus importante de ma carrière” (231).

19. “Tels que procès-verbaux, rodomontades en pleine voie publique, plaisanteries de mauvais goût à propos de leur nom, emprisonnement préventif” (184) et “par la supériorité de la force brutale” (240).

20. “Si elles penchent vers un type de discours ‘quichottesque’, elles ne sont pas non plus étrangères à la solennité qu’affecte parfois le dandy Sherlock Holmes au moment des explications...” (De Haes, 2000: 386).

21. “Ce qui, selon De Haes, ne manque pas de sel si l’on songe à l’engagement politique à venir de Franz Hellens et à son obstination à défendre les staliniens, même après la seconde guerre mondiale” (De Haes, 2000: 386).

échantillons suffiront pour illustrer la vision manichéenne de la société telle que la conçoit Oeil-de-Dieu ainsi que pour connaître les remèdes et les méthodes plutôt musclées qu'il préconise afin de combattre l'injustice et la misère. Telle est sa version, particulière, de la manifestation des grévistes, de l'intervention de la police et du choc qui s'ensuivit :

Une partie du monde se compose de gens qui se promènent paisiblement au soleil, sur le boulevard, sur la place, et d'autres gens, armés de sabres, de matraques et de fusils, qui ne peuvent pas supporter que les premiers se promènent. [...] Le malheur de ceux qui se promènent paisiblement, ce n'est pas qu'ils ignorent leur force, bien qu'ils n'aient pour toute arme que les pierres qu'ils peuvent ramasser. J'ai même remarqué qu'ils sont capables de s'unir et que leur nombre dépasse celui de leurs ennemis. [...] Tout irait bien, si ces hommes n'étaient pas aveugles. [...] Une prochaine fois, je leur ferai comprendre ce qui leur manque pour triompher, quelques bonnes armes, comme celles de leurs ennemis, et du sang-froid pour obéir aux chefs. Ainsi pourront-ils se promener désormais et former en toute sécurité des cortèges. [...] Il manque aux promeneurs emprisonnés un mot d'ordre (131-133)²².

Le bref séjour passé au violon et durant lequel il rencontre Adélaïde lui fait concevoir quelques "grandes idées" dont celle d'établir un plan de défense de l'humanité désarmée contre l'humanité armée, et de doter celle-là de ce qui lui fait cruellement défaut : "Une tête, une tête solide, bien plantée entre les épaules, et des yeux qui voient clair, voilà ce qu'il fallait aux hommes. 'Je serai la tête qui leur manque'" (137). Une drôle de tête et une bien triste figure à vrai dire puisqu'exhibant, outre une balafre et "un oeil au beurre noir" (144) des plus fâcheux pour qui se pique de clairvoyance, une pelade croissante due à une éruption galeuse héritée de Marcador. Les multiples contretemps qui surviennent et qu'il impute aux "flics" et aux "mouchards" n'entameront jamais son optimisme béat : dans la lettre qu'il adresse "aux camarades du Comité communiste", il évoque "les liens qui m'unissent désormais à ceux qui n'ont pas hésité à me mettre à leur tête pour procurer aux hommes le bonheur dans la paix de l'égalité et de la fraternité universelles" (245); plus loin, il annonce à Méné, que "le temps est proche où l'argent cessera de troubler le monde. Il n'y aura plus ni misère ni richesse" (253). Il est vrai que rien ne semble pouvoir infléchir la volonté de celui qui considère comme "l'un des privilèges des détectives de se défaire des blessures et de la fatigue aussi aisément que d'un vêtement compromettant" (154); pour Don Quichotte aussi, la maladie et les blessures ne devaient guère empêcher un chevalier de triompher de l'adversité²³.

22. Voici la version qu'il en donnera à Adélaïde de ces mêmes faits : "Il y a deux sortes de gens, Adélaïde, les gens armés, les riches, ceux qui portent l'uniforme, les gardes municipaux, les mouchards; et ceux qui marchent sans armes, les malheureux; ceux qui ne partagent jamais et ceux qui veulent tout partager; les banquiers et les promeneurs, la police et les cortèges!" (148).

23. "(...) y así, tuviese por cierto y averiguado que todos los caballeros andantes, de que tantos libros están llenos y atestados, llevaban bien herradas las bolsas, por lo que pudiese sucederles; y

Si certaines différences entre les personnages de Cervantès et d'Hellens s'expliquent par l'époque et le lieu de leurs prouesses, d'autres ne sont point soumises au contexte dans lequel évoluent nos héros. Ainsi, contrairement à Don Quichotte qui se garde de critiquer ses homologues, Oeil-de-Dieu formule de lourds reproches à l'égard des "modèles" qu'il prétend améliorer. A ce propos, De Haes note que celui qui est hanté par son père²⁴ "entretient un rapport aux 'policiers libres' bien plus ambivalent que celui qui liait Don Quichotte aux chevaliers errants. (Quoiqu'en renonçant à l'usufruit de la fortune qu'il porte sur lui, il réponde, pathétiquement et comiquement, à un idéal de pauvreté propre aux chevaliers plutôt qu'aux détectives! L'oscillation continue.)" (De Haes, 2000: 387). Car Oeil-de-Dieu critique non seulement les objectifs égoïstes de ceux-ci mais aussi certaines de leurs carences -comme celle de n'avoir pas compris combien il peut être utile de parler aux bêtes (57)!- ou de leurs pratiques et coutumes -dont l'une ou l'autre, soit dit en passant, lui seront d'un grand secours: avoir recours aux femmes de chambre²⁵, prendre les taxis, faire usage du browning²⁶, livrer à la police les noms des coupables²⁷,... Mais notre détective ira beaucoup plus loin: à la surprise de tous²⁸, il n'hésitera pas à faire un autodafé d'une partie de ses livres, naguère tant vénérés:

Si j'ai brûlé mes livres, sache-le [dira-t-il à sa femme Elise], ce n'est pas parce qu'ils sont contraires à la morale ou injurieux pour la police, ce n'est pas parce qu'ils donnent raison aux bandits, mais parce qu'ils sont tristes. Tristes, entends-tu? Ils sont faits pour la gloire des détectives qui valent mieux, il est vrai, que les culs-de-plomb, mon père y compris, mais qui se fichent des plaintes de la victime pour lire le caractère des coupables dans un chapeau, fumer tranquillement leur pipe et regarder les objets au microscope. Je ne suis pas moins malin qu'eux, moi, je leur montrerai qu'ils se trompent, qu'il faut soulager d'abord la victime et s'occuper ensuite du coupable (22-23).

que asimismo llevaban camisas y una arqueta pequeña llena de ungüentos para curar las heridas que recibían, porque no todas veces en los campos y desiertos donde se combatían y salían heridos había quien los curase, si ya no era que tenían sabio encantador por amigo, que luego los socorría, trayendo por el aire, en alguna nube, alguna doncella o enano con alguna redoma de agua de tal virtud que, en gustando alguna gota della, luego al punto quedaban sanos de sus llagas y heridas, como si mal alguno hubiesen tenido" (I-III).

24. Lequel, aux dires de son fils, "n'a jamais rien compris à la mission sacrée de la police" (256) et serait le prototype de cette "police officielle" (184, 240) ou "galonnée" (277) qui tant lui répugne.

25. "Les détectives ne se sont jamais fait de scrupule d'avoir recours aux services des femmes de chambre: elles sont souples et rusées" (29).

26. "Je répugne à certaines pratiques dont les détectives ont vraiment abusé: le maniement du revolver est de celles-là" (133).

27. "[...] mais telle n'est pas l'habitude d'Oeil-de-Dieu. Il n'a pas coutume d'agir comme ceux qui le persécutent. J'entends châtier moi-même les coupables" (243).

28. Pour l'avocat qui perçoit dans cette destruction un signe inéquivoque de l'état mental de son beau-frère, "On ne brûle pas sans motif des objets qu'on a chéris. Et cela sous les yeux même[s] de

Les livres qui échapperont au bûcher, il les mettra dans sa valise, avant de s'en débarrasser au profit de son linge dans une scène digne du meilleur Charlot (44)! Rien de tel chez Cervantès où les livres de chevalerie sont brûlés, à l'insu de Don Quichotte, par son entourage.

Une autre différence significative est celle de la substitution de l'écuyer Sancho Pança par la figure d'une nourrice de soixante-six ans, ce qui souligne le profond infantilisme de François Puissant, un être à l'oedipe mal résolu: le nom (Puissant) et la profession du père ne relèvent bien sûr pas du simple hasard! De Haes parle ici d'"une paranoïa grandissante, sur un fond de sexualité infantile à forte composante orale. Au contraire de Don Quichotte, dont la libido paraît pour ainsi dire 'effacée' sous l'effet d'une entière idéalisation d'objet, l'orphelin de mère François Puissant barbote dans ses fixations, dont celle au sein de sa nourrice est à la fois la principale et la plus comiquement soulignée par l'auteur: elle déterminera son lien fatal à Adélaïde et à sa logeuse parisienne, Madame Cauchard" (De Haes, 2000: 399).

Dans sa première lettre, François appelait déjà sa nourrice auprès de lui et avait soin de lui préciser: "C'est moi qui te nourrirai, comme tu l'as fait autrefois pour moi. [...]. J'aurai besoin de toi" (p. 15). En réalité, l'héritage volatilisé, c'est elle qui continuera de le sustenter. Et comme si elle s'adressait à un petit enfant dont le sevrage ne serait point terminé²⁹, elle ne se prive pas de lui fournir quelques "conseils d'expérience³⁰ de votre vieille Méné, qui pense sans cesse à vous comme à son propre enfant" (111) et de lui reprocher de n'en faire aucun cas! Dans l'entretemps, Oeil-de-Dieu s'est trouvé une piaule chez Madame Cauchard qui, écrira-t-il à sa nourrice avec une certaine naïveté enfantine, "te ressemble un peu par le gros ventre et les épaules" (89). C'est dire qu'en l'absence de la nourrice officielle, la logeuse est appelée à prendre la relève... jusqu'à ce qu'apparaisse Adélaïde qu'Oeil-de-Dieu ne manquera pas non plus de comparer avec Méné et dont il ne découvrira d'ailleurs "l'énorme nudité" (218) que sous l'oeil de son ange gardien³¹. L'arrivée de "Méné en personne, comme elle était représentée sur la photographie à l'époque où François Puissant avait six

celle qui lui a maintes fois reproché ces lectures immorales. Ou bien François a agi ainsi pour t'être agréable..." (35) -une hypothèse qu'Elise écarte sur-le-champ-, ou bien il a agi "par bravade" (35), à moins qu'il ne s'agisse "d'un acte d'autorité qui peut faire augurer les pires coups de tête" (p. 36).

29. Et c'est bien ainsi qu'elle le considère: "je peux bien vous le dire, puisque c'est moi qui vous ai élevé, vous n'êtes pas assez fort, petit et maigre, toujours pâle, avec vos cheveux frisés et votre pauvre barbe au menton, pour vous lancer dans ces choses où il y a du risque à courir" (25-26).

30. Elles portent aussi bien sur sa propreté que sa façon de se vêtir, de se loger, de se taire ou de faire fructifier son héritage (112-113).

31. "Apercevant une épaule découverte [d'Adélaïde], Oeil-de-Dieu tourna un regard suppliant vers le portrait de Méné, qu'il avait déposé sur la table" (196); de même, lorsqu'Adélaïde le rejoint au lit, "Il pensa à Méné, dont la photographie était dans sa poche. Du corsage entrouvert d'Adélaïde, on eût dit que des flammes s'échappaient. "Je fermerai les yeux" se dit-il. En même temps, il tira la photographie et alla l'appliquer au mur" (202). "La double splendeur de sa poitrine nue jaillit des couvertures, se gonfla, et se balança quelques secondes entre les murs. La chambre tout entière

ans, dans une robe de soie noire identique, avec le même médaillon d'or, contenant son portrait, sur la poitrine" (249), indique bien, si besoin en était, que le cordon tient bon³²!

Les rapprochements entre les deux femmes se multiplieront, la représentation ou la présence de l'une renvoyant presque automatiquement à l'image de l'autre: le sein, objet de de perdition, et le sein nourricier et protecteur se juxtaposent de plus en plus dans l'esprit perturbé d'Oeil-de-Dieu. Marchant au bras de Méné, laquelle relaie en quelque sorte Médor comme compagnon d'infortune³³ et Adélaïde comme "confidente",

il constata que sa nourrice était de même taille à peu près qu'Adélaïde, mais celle-ci avait de fortes hanches, de la largeur des épaules, un peu plus larges même, tandis que Méné les avait étroites, les épaules et la tête prenant tout le commandement. Cependant elle avait dû posséder autrefois une splendide poitrine, comme Adé. Un moment, cette pensée le remplit de trouble car, s'il avait connu l'amour aux tétons d'Adélaïde, n'était-ce pas à ceux de Méné qu'il avait jadis sucé le lait? (252)³⁴

Deux choses encore à noter pour compléter le parallèle. A l'opposé de Don Quichotte qui, las d'entendre Sancho égrener des chapelets de poncifs, se met ironiquement à l'imiter³⁵, Oeil-de-Dieu, loin de se permettre le moindre commentaire à l'égard de sa nourrice, se laisse contaminer par une pratique qu'immanquablement il dut aussi téter: "Femme qui allaite oublie les tourments" (303), dira-t-il pour justifier l'étonnante tranquillité de la mère de la soi-disant malade de Bovigny. A n'en pas douter, le "jeu de Don Quichotte, notamment dans son rapport avec Sancho, est nettement plus raffiné" (De Haes, 2000: 388). De plus, contrairement au Don Quichotte de Cervantès capable de reconnaître ses erreurs

sembla se diviser en deux globes blancs derrière lesquels tout disparut, jusqu'au portrait de Méné" (203). "Allons, déshabille-toi, mon gosse, t'es un chic gosse, t'as du coeur, toi! [...]. Maternellement, elle l'aida à se défaire de ses vêtements, [...], elle l'enleva comme un enfant dans ses bras musclés, lui mordit la bouche et le coucha sous les couvertures. Le visage entre les seins d'Adélaïde, Oeil-de-Dieu étouffait de bonheur: -Adé! Adé! soupira-t-il. Pour le bien de l'humanité!" (205).

32. Sur ce point, la rencontre est tout aussi explicite: "Oeil-de-Dieu se précipita au devant de sa nourrice, l'entoura de ses bras, bien qu'elle fût grasse et d'une tête au moins plus grande que lui [...]./- Méné, Méné, répétait-il, sans parvenir à atteindre le visage de la vieille femme" (249); de même, dans le train qui les conduit à Bovigny, Oeil-de-Dieu s'endort "sur le sein de sa nourrice" (282).

33. "Depuis que Marcador m'a été arraché [...], tout indiquait que tu serais bientôt à mes côtés" (252).

34. Plus tard, dans l'escalier qui mène chez la prostituée, "Oeil-de-Dieu, qui regardait [Méné] poser un pied après l'autre sur chaque marche, songeait à Adélaïde avec impatience. Méné occupait toute la largeur de l'escalier. Il pensa un moment l'enlever dans ses bras pour aller plus vite, comme il avait fait autrefois de Marcador. Ah! s'il n'avait pas eu les mains occupées par ce maudit parapluie et ce paquet de provisions!" (258); que son portrait trône dans le fouillis de la tapineuse ne sera pas du goût de la nourrice: "Je n'aime pas d'être en deux lieux à la fois, et ici moins que dehors" (261).

35. "Hablo de esta manera, Sancho, por daros a entender que también como vos sé yo arrojar refranes como llovidos" (II-VII).

-notamment après l'incident des moulins à foulon- même si c'est pour se lancer *illico presto* dans d'autres folles aventures -la conquête du soi-disant armet de Mambrin-, celui d'Hellens ne remet jamais ses décisions en cause ni ne doute de l'exactitude de ses interprétations, aussi délirantes puissent-elles être, trop sûr qu'il est de l'excellence de son flair (57) et des qualités de détective dont il se dit doté: sa puissance et son esprit de déduction (50, 206), son sang-froid (50), son infaillible instinct (136), son intelligence (171), sa perspicacité (206), son audace (206), sa mémoire (226), son esprit de prévoyance (256),... Le seul doute qui l'effleurera sur sa propre sagacité concerne la fidélité d'Adélaïde disparue après le vol, mais cette idée sombre, il la chasse sur-le-champ au moyen de preuves qu'il dit "convaincantes" (225); de même, après la fuite d'Adélaïde, à Méné qui essaie de lui dessiller les yeux et l'enjoint de renoncer à sa liaison pour lui faire confiance à elle seule, Oeil-de-Dieu demande: "-Voudrais-tu dire que j'ai eu tort de lier ma vie à celle d'Adélaïde?"; au verdict proverbial de la nourrice: "-S'il est vrai que vous avez lié quelque chose, je n'y vois que mauvais cordon. [...] La vérité, comme l'huile, va toujours par-dessus", c'est un Oeil-de-Dieu à la mine contrite qui répondra "tristement" et comme en écho: "-Oui, oui, la vérité finira par triompher" (270). Mais ce que l'on pouvait prendre pour une bonne résolution sera aussitôt oublié!

Comme le signale De Haes, alors que "*Sens du réel et délire se chevauchent*" (De Haes, 2000: 388) chez Don Quichotte³⁶ et son écuyer³⁷, les personnages d'Hellens adhèrent pleinement au rôle monolithique qui leur est assigné et n'en dévient à aucun moment. Ceci explique sans doute le sentiment de Jean Paulhan qui, en 1923, faisait part à Franz Hellens de son grand enthousiasme pour le jeu des proverbes contenu dans *Oeil-de-Dieu*, mais se disait "géné", malgré sa "très grande joie", par la lenteur de l'ensemble et par le manque d'ambiguïté dans la folie du détective. Ainsi, de même que le Don Quichotte apocryphe d'Avellaneda, Oeil-de-Dieu, dont le langage de plus en plus syncopé en dit long sur sa détérioration mentale, terminera-t-il sa folle aventure, interné dans un asile.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DE HAES, Fr. (2000): "Lecture" de *Oeil-de-Dieu* de Franz Hellens. Bruxelles: Labor, Espace Nord, n° 167, 371-413.
- HELLENS, Fr. (1958): *Documents secrets. 1905-1956. Histoire sentimentale de mes livres et de quelques amitiés*. Paris: Albin Michel.
- HELLENS, Fr. (1962): "L'Éternel Don Quichotte". *Synthèses* 198, 43-53.
- GUIETTE, R. (1925): "Le dernier né des Don Quichotte". *Les cahiers idéalistes* 12, 16-18.

36. Ainsi, par exemple, lui qui voit partout des géants n'en vient-il pas à douter de leur existence puisque, dit-il, dans un de ces romans de chevalerie, le géant Morgante dort dans des châteaux sûrement trop exigus pour sa taille!

37. Ainsi, lui qui incarne le bon sens populaire et contrebalance les délires interprétatifs de son maître peut-il aussi, de temps à autre, accorder foi à ceux-ci.